

par **Kenneth
A. KITCHEN,**

professeur honoraire
d'égyptologie,
Université de Liverpool ;
Honorary Senior Fellow
de l'école d'archéologie et
d'égyptologie (SACE) de
l'Université de Liverpool

L'historicité de la monarchie unie d'Israël à l'épreuve des données extra-bibliques¹

Introduction

Il est souvent observé qu'en dehors de la Bible hébraïque, rien ne relie la mention isolée d'« Israël » sur la stèle commémorant la victoire du pharaon Merenptah en 1209 av. J.-C. à la monarchie divisée d'Israël et Juda au 9^e siècle², époque à laquelle Achab, roi d'Israël, est mentionné comme un des nombreux adversaires de Salmanasar III à la bataille de Qarqar, en 853 av. J.-C. On en déduit que l'Israël cité par Merenptah n'est qu'un « proto-Israël » (expression couramment utilisée par W. Dever)³ plutôt que la nation proprement dite apparue aux 9^e siècle et suivants.

¹ Cet article, traduit de l'anglais par Christophe Desplanque, est tiré avec permission de V. Philips Long, David W. Baker, Gordon J. Wenham, édés., *Windows into Old Testament History: Evidence, Argument and The Crisis of "Biblical Israel"*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002, pp. 111-130.

² Voir, par exemple, P.R. Davies, *In Search of 'Ancient Israel'*, JSOTS 148, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1968, p. 60, qui ne comprend pas cette mention égyptienne. Voir mon strict relevé des faits concernant le texte de la stèle de Merenptah, « The Physical Text of Merenptah's Victory Hymn (The 'Israel Stela') », *Journal of the Society for the Study of Egyptian Antiquities*, Toronto, 24, 1994-97, pp. 71-76.

³ Voir par exemple W. Dever, « Israelite Origins and the 'Nomadic Ideal': Can Archeology Separate Fact from Fiction? » in S. Giltin, A. Mazar, E. Stern, édés., *Mediterranean Peoples in Transition: Thirteenth to Early Tenth Centuries B.C.E.: In Honor of Professor Trude Dothan*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1998, pp. 222, 231.

Cependant, cette absence de continuité ne s'explique pas par l'histoire ancienne d'Israël proprement dite. Si nous ne disposons pas de témoignages en provenance de sources extra-bibliques sur cette période, c'est pour des raisons bien précises. Après Merenptah, et jusqu'au milieu du 9^e s., un seul pharaon (Ramsès III, vers 1182-1153 av. J.-C.) a entretenu des relations avec le Proche-Orient. Presque toutes les listes topographiques en provenance de son règne rééditent simplement celles de ses prédécesseurs⁴. Elles n'évoquent ni les peuples, ni les lieux, ni les faits qui lui furent contemporains. Il en est de même des bas-reliefs consacrés aux guerres de Syrie, dans ses temples de Karnak et Medinet Habu à Thèbes. Les seules sources spécifiques qui traitent de ses relations avec l'Orient sont 1) les textes et représentations de son conflit avec les peuples de la Mer (de Gaza au delta du Nil), en l'an 8 de son règne (vers 1177 av. J.-C.)⁵ et 2) la notice strictement historique de son testament (*Papyrus Harris I*)⁶. Elle permet d'en savoir un peu plus sur la répression qu'il a exercée envers la population de Séir, mais pas grand-chose d'autre. On peut ajouter à cela quelques *ostraca* (des relevés de taxes) en provenance de Tel Sera (Tsiqlag ?), au sud-ouest de Canaan⁷. Il n'y a eu, dans ce secteur de collines, aucun conflit avec Israël, et donc aucune raison de le mentionner. Plus aucun pharaon ne devait retourner guerroyer en Canaan jusqu'après 970 av. J.-C. (Siamun), puis en 925 (Shoshenq I, « Shishaq »). A l'époque, la norme de leurs listes topographiques détaillées est de ne mentionner que les lieux habités, pas les peuplades ni les états. Par la suite, on ne trouve plus aucun compte

⁴ Notamment celles de Ramsès II, et, en partie par l'intermédiaire de ce dernier, celles, plus anciennes encore, de Thoutmosis III. Cf. par exemple Kitchen, *Rameside Inscriptions, Translated and Annotated, Notes and Comments*, Oxford, Blackwell, 1999, 2:70, § 78.

⁵ Traduction intégrale dans W.F. Egerton, J.A. Wilson, *Historical Records of Ramses III; The Texts of Medinet Habu*, Studies in Ancient Oriental Civilization 12, Chicago, University of Chicago Press, 1936, pp. 49ss et *passim*. L'interprétation des noms de lieux n'est pas toujours correcte.

⁶ Traduction partielle en anglais (du passage au sujet de Se'ir) disponible dans *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament (ANET)*, J.B. Pritchard, éd., Princeton, Princeton University Press, 1969, 3^e éd., p. 262a. Nouvelle édition, complète, de ce document, voir : P. Grandet, *Le Papyrus Harris I, BM9999*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie du Caire, 1994, 2 vols.

⁷ O. Goldwasser, « Hieratic Inscriptions from Tel Sera' in Southern Canaan », *Tel Aviv* 11, 1984, pp. 77-93, planches 4-7. Kitchen, *Rameside Inscriptions*, Oxford, Blackwell, 1988, 7/9, p. 259s, § 252. Sur Tel Sera et ses identifications possibles, cf. E.D. Oren, in E. Stern et al., éd., *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, New York, Simon & Schuster, 1993, T. 4, pp. 1329-35.

rendu égyptien *spécifique* de guerres en Palestine. Pareillement, après Tukulti-Ninurta I d'Assyrie (vers 1244-1208 av. J.-C.), aucune armée assyrienne ne cherchera à atteindre la côte méditerranéenne au nord-ouest avant Assourbanipal, en 882. A l'exception (brève) de Tiglath-Piléser I vers 1100 et d'Assour-el-Kala peu après lui. Aucun chef assyrien, à notre connaissance, n'a atteint le sud de la Syrie (sans parler de la Palestine !) avant Salmanasar III, à compter de 853. Il s'ensuit qu'à l'instar de l'Égypte, aucun roi ou chroniqueur assyrien n'eut de relation réelle avec les peuples de Palestine, ni de raison de s'exprimer à leur sujet sur une période de trois siècles à trois siècles et demi, de 1200 à 900, 860 av. J.-C. Babylone encore moins, accaparée par des conflits locaux avec l'Assyrie au nord ou Elam au sud-est. Devant cette éclipse de pouvoir hégémonique, où souvent même les documents internes sont fragmentaires, de portée uniquement locale et interne, il ne sert à rien de déplorer l'absence de toute mention de l'ancien Israël s'installant en Canaan, ou de l'Israël conquérant de David et Salomon s'étendant en Transjordanie et au sud, voire au centre de la Syrie. De telles données n'existent pas car elles n'avaient pas lieu d'exister. Mais Israël, lui, a réellement existé, comme l'établit clairement l'A.T., appuyé indirectement sur ce point par des données pertinentes.

Qu'en est-il du voisinage immédiat d'Israël : Phénicie, Aram, Transjordanie ? Les choses sont très claires. On n'y a encore jamais trouvé d'archives ou d'inscriptions de l'âge du Fer (à Tyr, Sidon, Arvad ; à peine une demi-douzaine de courtes inscriptions sur pierre, à Byblos). Absolument rien à Damas, le cœur d'Aram, au centre de la Syrie, plusieurs fois reconstruite entièrement et ce jusqu'à nos jours (comme Jérusalem). Très peu d'inscriptions araméennes d'importance proviennent d'ailleurs ; d'Hazaël, par exemple, sur des fragments d'ivoire et harnais de chevaux. La stèle de Tel Dan, dont le texte a été publié récemment, est la plus proche géographiquement. Il est significatif qu'elle mentionne explicitement Israël et Juda. Les hiéroglyphes néo-hittites sont bien trop au nord pour évoquer Israël, lui-même situé loin au sud. Il s'agit principalement de textes relatifs à des constructions, d'intérêt strictement local ; très peu savent les déchiffrer. Ils nous seront, toutefois, indirectement utiles.

Du 12^e au 10^e s. av. J.-C., l'époque des « mini-empires »

132

C'est précisément à partir des textes hiéroglyphiques néo-hittites, et de vestiges provenant des Araméens ou qui se réfèrent à

eux, que nous pouvons esquisser de façon plus complète l'histoire de cette période.

I.

Commençons par examiner très rapidement le tableau qui nous est transmis du royaume de David et Salomon.

Phase 1 : Après sept années de règne cantonné aux collines de Juda (à Hébron, 2 S 2,11), David devient chef de tout Israël (2 S 5,1-5) et s'empare de Jérusalem dont il fait sa capitale (2 S 5,6-10). Au sud-ouest, il contient les Philistins (2 S 5,17-25 ; 8,1). Au-delà de Juda et Israël, le conflit s'étend vers l'est et le nord.

Phase 2 : A l'est, Moab, voisin immédiat de Gad, de la partie orientale de Manassé, et qui a annexé une partie du territoire de Ruben, devient probablement le premier à succomber aux ambitions de David (brève note, seulement, en 2 S 8,2). C'est peut-être après le tour d'Edom, qui n'aura plus de roi pendant une génération (2 S 8,13s ; cf. 1 R 11,14-22⁸). Puisque Edom et Moab paient déjà tribut à David, les Ammonites ne peuvent compter sur eux. C'est plutôt au nord qu'ils iront chercher un soutien, chez leurs autres voisins Maaka et Tov, et les Araméens de Çova, plus importants (2 S 10). Ils survivent un an à la défaite, comme leur allié Hadadézer (2 S 10,9-14, puis 15-19). Mais l'année et la saison suivante, ils sont défaits à leur tour.

Phase 3 : David juge politiquement opportun de régler ses comptes avec Hadadézer, du royaume araméen de Çova, en l'attaquant à revers quand il s'en va réprimer une révolte sur la frontière de l'Euphrate (2 S 8,3). L'humiliante défaite que David lui a précédemment infligée a eu pour conséquence de lui aliéner des vassaux du sud, ralliés à David (2 S 10,19). Ce second conflit opposant Israël à Çova s'étend au royaume araméen de Damas. L'un et l'autre sont vaincus et assujettis (2 S 8,5-7).

Phase 4 : Cet ultime triomphe en Syrie vaut à David un allié, vassal : Toï ou Tou, roi de Hamath. Soulagé des attaques araméennes, sinon de leur domination, il unit son destin à celui de David (2 S 8,9s). Avec ce ralliement, le royaume de David atteint l'Euphrate, si l'on en croit

⁸ A ce sujet, voir Kitchen, *Third Intermediate Period in Egypt*, 2^e éd. augmentée, Warminster, Aris & Phillips, 1996, pp. 273s et n. 186.

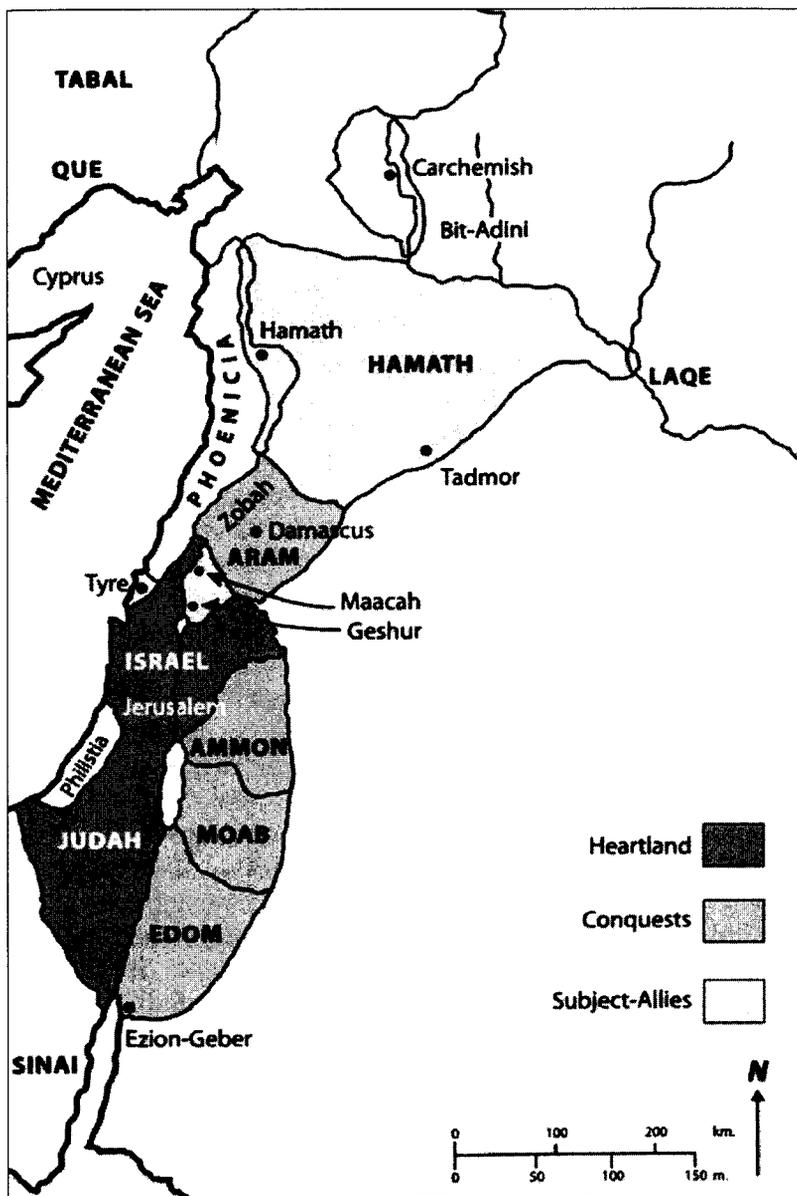
des textes hiéroglyphiques hittites de Hamath, plus tardifs. Ils montrent que l'autorité de Hamath s'étendait jusqu'à l'Euphrate, et même au-delà, à Laqé. Il n'y avait aucun autre royaume à l'époque, comparable à celui de Çova, pour s'y opposer – le pays de Hatarikka, souvent cité, faisait partie de Hamath. Ce n'était pas un état indépendant. Le succès vaut à David un autre allié, indépendant cette fois, dans la dernière décennie de son règne : Hiram I, roi de Tyr (cf. 2 S 5,11 après une brève notice consacrée à la puissance de David).

La totalité de ce triple mini-empire échoit à Salomon, au moins pendant la première partie de son règne. Il est opportun d'y distinguer 1) les alliés-vassaux (Hamath), 2) les pays vassaux payant tribut (Aram-Çova, Aram de Damas, Moab, sans doute Ammon) et les territoires annexés (Edom), et 3) les territoires propres (Juda, Israël). Les Philistins – ennemis – et les ports phéniciens au nord de Tyr – amis – restent indépendants.

Plus tard, tout commence à se morceler. Des allusions en passant (donc non teintées d'idéologie !) à ce qu'il entreprend à Tadmor (l'ancienne Palmyre) et certainement au Liban (1 R 9,18s) marquent l'emprise initiale de Salomon sur l'héritage de David. Son écroulement final, dans la suite de son règne, est auguré par le retour triomphal du prince Hadad (1 R 11,14-22) d'Égypte en Edom (il enleva la partie méridionale de la Transjordanie à la suzeraineté israélite), et la rébellion victorieuse du vieux Rezôn (1 R 11,23-25), qui reprend Aram de Damas, ce qui – du même coup – retire à la souveraineté israélite Aram-Çova et Hamath. Sans doute Moab et Ammon ont-ils alors fait sécession également ; mais nous n'en avons pas de témoignage.

//.

Tournons-nous vers le nord, en Syrie, pour nous pencher sur le mini-empire suivant : Aram. D'Aram proprement dit (à Damas comme à Çova) ne nous est parvenue aucune inscription à caractère historique. Nous ne disposons que de la stèle fragmentaire de Tel Dan, trouvée en territoire israélite, et de rares mentions assyriennes de gouvernants (à partir du 9^e s.). En dehors de quelques fragments, nous sommes donc renvoyés aux récits vétérotestamentaires concernant Aram, comme pour Israël (il est curieux que la tendance « minimaliste » n'ait pas mis Aram au rebut comme elle l'a fait pour Israël). Une analyse patiente donne, là encore, quelques petits résultats. Le royaume d'Hadadézer, (Aram)-Çova (cf. 2 S 8,3 ; 5,12 ; 10,8), était



« Mini-empires » : David et Salomon.

Cette carte illustre les différentes phases du développement du royaume davidique. Reçue telle quelle par les éditions Eerdmans, elle est reproduite ici dans sa version originale. Les différences entre l'anglais et le français étant minimales, le lecteur s'y retrouvera facilement. Il est à noter toutefois que « Çova » se dit « Zobah » en anglais.

connu aussi sous le nom de Beth-Rehov (les deux appellations se retrouvent en 2 S 10,6), « Maison de Rehov » (comme « Maison de David »)⁹. Hadadézer est appelé « Fils de Rehov » (2 S 8,3.12), ce qui pouvait être exact si Rehov était son père et prédécesseur immédiat. Toutefois dans les sources assyriennes, l'expression désigne aussi l'héritier d'un fondateur de dynastie, son descendant direct ou non, apparenté ou non. En témoigne le cas bien connu, et relevé depuis longtemps, de la désignation par Salmanasar III de Jéhu comme « fils d'Omri » (en akkadien, **bit-khumri*)¹⁰, expression qui signifie simplement « Jéhu, (chef) de la maison d'Omri ». Donc, Hadadézer « fils » de Rehov pourrait équivaloir à « Hadadézer, (chef) de la maison de Rehov », un certain temps après l'époque de Rehov. Il apparaît clairement que le royaume araméen d'Hadadézer est formé, en son cœur, du territoire de Çova, patrimoine de la maison de Rehov (tout comme Juda et Israël sous David et Salomon), et d'un « empire » de petits états et chefferies assujettis, dont Hadadézer (et Rehov avant lui ?) ont pris le contrôle politique. Là aussi, tout comme l'a fait David vis-à-vis de la Transjordanie et des Araméens. Deux passages l'attestent : 2 S 10,19 qui cite les vassaux d'Hadadézer (au sud ?), des rois « locaux » qui se rallient à David, et, implicitement, 2 S 8,3, quand Hadadézer estime vital de « remettre la main » sur le fleuve de l'Euphrate, et donc sur les chefs de cette région. Ces roitelets insignifiants gouvernaient ce que les anthropologues appelleraient des chefferies, terme encore abusif. Nous en trouvons dans le territoire araméen de Damas aussi, plus tard, parmi les trente-deux « rois » qui ont soutenu Ben-Hadad contre Israël (1 R 20,1). Çova est parfois situé à l'ouest ou au nord de Damas. Il s'agit d'au moins une partie de la plaine de la Beqa'a, entre les chaînes montagneuses du Liban et de l'Antiliban. Selon Gn 22,24, la lignée de Nahor (les fils qu'il eut de Réouma) comprenait Tèvah, Gaham (inconnu), Tahash et Maakah. Ces noms correspondent à des lieux alignés du nord au

⁹ Un bon nombre d'emplois de cette expression sont répertoriés dans K.A. Kitchen, « A possible Mention of David in the Late Tenth Century B.C.E., and Deity *Dod as Dead as the Dodo? », *JSOT* 76, 1997, pp. 38s, avec une carte (p. 37) situant les royaumes appelés « Beth-... ».

¹⁰ Par B. Landsberger, *Sam'al I: Studien zur Entdeckung der Reinenstätte Karatepe*, Ankara, Drückerei der Türkischen Gesellschaft, 1948, p. 19, et n. 37 ; T. Schneider est passée totalement à côté de cette donnée de base : « Did King Jehu Kill His Own Family? », *BAR* 21, N° 1, 1995, pp. 26-33, 80, *passim* ; elle ne connaissait pas cette référence clef sur la question.

sud : Tèvah, la Tubikhi des lettres de Tel Amarna¹¹. Puis, Tahash équivalant à Takhsi dans les listes égyptiennes¹² (dans la province d'Oupé, au sud de Qadesh sur l'Oronte). Puis Maakah, à l'est des Lac Houlé et de Galilée, avec Gueshour. Tèvah/Tubikhi est sans doute à identifier à Tèvah/Bètah de 2 S 8,8 (cf. 1 Ch 18,8). Çova s'étendait donc parallèlement à Aram de Damas, établi dans la région d'oasis entourant Damas. Hadadézer a imposé son pouvoir depuis l'est de l'ancienne Qadesh sur l'Oronte jusqu'à l'Euphrate (sans doute en incluant Tadmor). Il a réduit des cités et des tribus à l'état de vassaux. Son influence s'étend aux Araméens vivant au nord, à l'intérieur de la grande boucle que forme l'Euphrate dans sa partie occidentale (par exemple, à Bit-Adini). Il en fait venir des troupes, selon 2 S 10,16. Comme il tient en respect sans doute à la fois Aram de Damas au sud-ouest et Hamath au nord, voici comment nous pouvons nous représenter schématiquement le mini-empire d'Hadadézer, avant l'intervention de David : 1) un territoire « métropolitain », dans la vallée de la Beqa'a, consistant en l'enclave de Beth-Rehov, morceau appartenant à la dynastie d'Hadadézer ; 2) les conquêtes de chefferies plus petites, en direction de l'Euphrate vers le nord-est, et de Maakah et Gueshour, vers le sud-ouest ; 3) des alliés assujettis, en Aram de Damas sur la frontière orientale (cf. 2 S 2,5) et à Hamath (malgré eux) au nord. L'intervention de David fera tout voler en éclats. Gueshour s'allie à Israël (2 S 3,3.5 ; 13,37-39) et Maakah devient peut-être son vassal. Hamath se range aux côtés d'Israël, puissance montante (et garde son indépendance du règne de Salomon jusqu'à la domination assyrienne). Çova se désagrège, et à partir de Salomon la puissance araméenne, c'est Damas (Retsôn et ses successeurs).

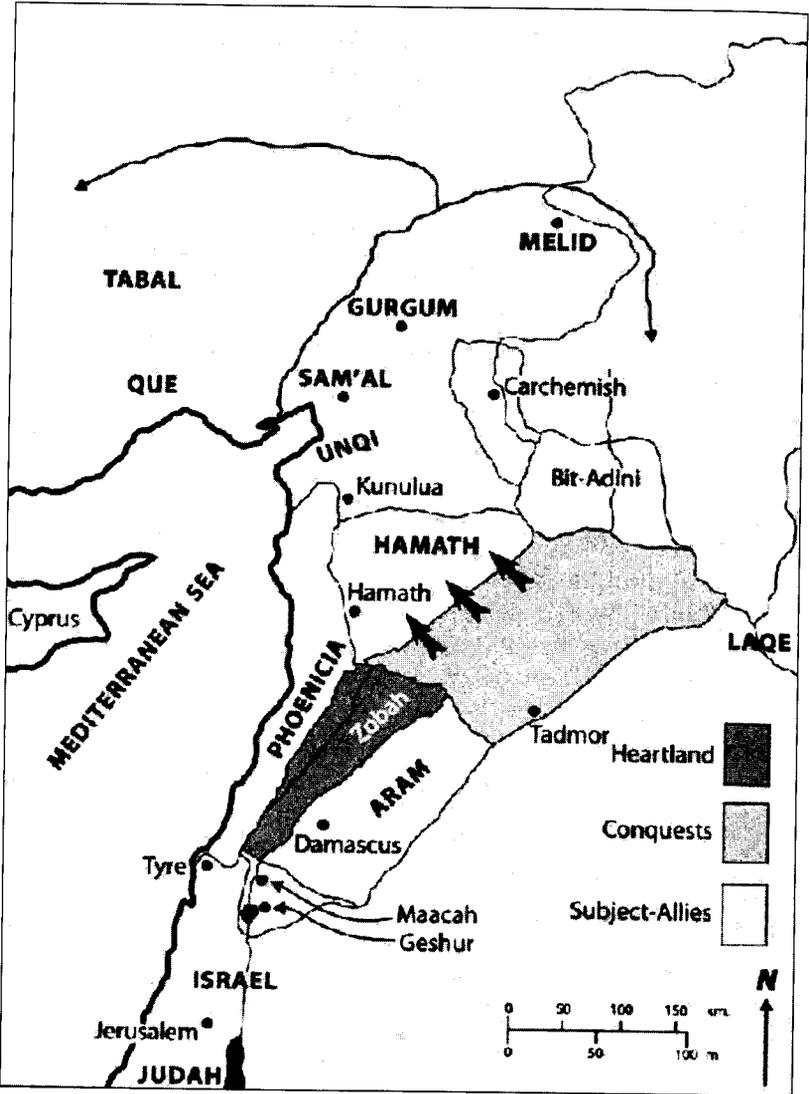
III.

A présent, nous pouvons, pour terminer, regarder encore plus au nord, dans la partie septentrionale de Syrie, dans la boucle occidentale de l'Euphrate, et au sud-est de l'Anatolie. Jusqu'au début du 12^e s., cette région appartient à l'empire Hittite, qui compte comme vassaux des états satellites en Syrie du nord. Une branche de la famille

¹¹ Voir Lettre d'Amarna EA179 in W.L. Moran, *The Amarna Letters*, Baltimore/Londres, John Hopkins University Press, 1992, p. 262. Son auteur se soucie d'Amourrou, qui occupait la chaîne du Liban à l'ouest de la Beqa'a.

¹² Comme l'a suggéré A.H. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford, Oxford University Press, 1947, T. I, p. 150. Takhsi dans les lettres d'Amarna : n° 189, verso, 9-12 (cf. Moran, *op. cit.*, p. 270).

royale hittite règne à Karkémish, sur la rive occidentale de l'Euphrate, et sur l'une des routes reliant la Mésopotamie à la Syrie et l'Anatolie. Au cours du 13^e s., ces rois hittites de Karkémish sont devenus, *de facto*, puis de droit, vice-rois de Syrie pour leurs cousins impériaux, qui gouvernent en Anatolie centrale. Vers la 8^e année du règne de Ramsès III (env. 1177 av. J.-C.), les peuples de la mer et autres invasions terrestres ont détruit l'Anatolie, métropole du pouvoir hittite, et ont fait mouvement à travers la Syrie en direction du sud, jusqu'aux



« Mini-empires » : Hadadézer d'Aram.

frontières de l'Égypte, où le pharaon les a repoussés. Selon lui, « aucun pays ne put résister à leurs armes, Hatti-Qodé (la Cilicie), Karkémish, Arzawa (le sud-ouest de l'Anatolie) et Alasia (Chypre ?), balayés en un seul endroit (ou en une seule fois). Ils dressèrent leur camp en un seul lieu, à l'intérieur d'Amourrou (les montagnes du Liban et la bande côtière) ; ils dévastèrent son peuple et sa terre, comme jamais cela n'avait été fait »¹³. Il y a eu bien des bouleversements sur l'ancienne liste des cités-états du Bronze récent. Beaucoup ont été balayées. Mais les propos du pharaon relèvent, dans une certaine mesure, de l'emphase rhétorique. En Syrie centrale, au moins un petit reste de royaume d'Amourrou a pu subsister jusqu'au 11^e s. av. J.-C., avant d'être absorbé par les Araméens, si c'est bien de cette époque que datent deux pointes de flèches sur lesquelles a été inscrit « Zakar-Baal, roi d'Amourrou »¹⁴. Bien plus, la cité-forteresse de Karkémish a sans aucun doute survécu après 1180. Récemment encore, son dernier roi connu avant 1200 était Talmi-Teshup, contemporain du dernier empereur hittite Suppiluliuma II¹⁵. Mais il eut pour successeur son fils, Kuzi-Teshup, qui put être roi à Karkémish lors de la chute de l'empire et survécut au choc des « peuples de la mer » quand ils se retournèrent contre Amourrou au sud, puis vers Canaan et la frontière égyptienne. Une fois passée cette brève période chaotique, qui a créé une vacance du pouvoir dans le nord de la Syrie et le sud-est de l'Anatolie, Kuzi-Teshup peut saisir l'occasion de renouveler le contrôle des deux zones par Karkémish. Et de porter un coup à son vieil ennemi assyrien (dont les gouvernants sont plus faibles, à présent) en annexant des terres à l'est de l'Euphrate. Des textes hiéroglyphiques hittites plus tardifs en provenance de Mélid (Malatya) font remonter la lignée des rois méliidiens jusqu'à un certain Kuzi-Teshup, Grand Roi de Karkémish. A l'époque du Bronze récent, ce titre – « Grand Roi » – seuls peuvent le porter ceux qui règnent effectivement sur les territoires assujettis, et qui ont fait leurs preuves. Jusqu'ici, on voyait dans cette mention tardive une référence au roi mentionné ci-dessus,

¹³ Texte de l'année 8, lignes 16ss ; cette traduction est de K.A. Kitchen, *Rameside Inscriptions 5/1*, 1970, pp. 39s. Une autre traduction est publiée par J.A. Wilson dans J.B. Pritchard éd., *ANET*, p. 262.

¹⁴ Pour l'une, voir J. Starcky, *Archéologie au Levant : Recueil R. Saidah*, Paris, Lyon, 1982, pp. 178-186. Pour l'autre, R. Deutsch et M. Heltzer, *Forty New Ancient West Semitic Inscriptions*, Tel-Aviv/Jaffa, Archaeological Center Publication, 1994, pp. 12s, fig. 1.

¹⁵ Pour les sources, cf. J.D. Hawkins, in D.O. Edzard, *al.*, *Reallexicon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*, Berlin, De Gruyter, 1980, vol. 5, pp. 433s.

Kuzi-Teshup, fils de Talmi-Teshup, vers 1170 av. J.-C. Mais cette solution crée de sérieuses difficultés pour dater les monuments et les rois postérieurs de Mélid¹⁶. Il semble plus avisé de distinguer un Kuzi-Teshup I (fils de Talmi-Teshup) vers 1170 av. J.-C., qui a bien pu s'auto-proclamer le premier « Grand Roi » de Karkémish, et un Kuzi-Teshup II vers 1070, également « Grand Roi », tous deux ancêtres des rois ultérieurs de Mélid. Ce qui résout le problème chronologique. Dans le monde néo-hittite, cette reprise des mêmes noms royaux est courante¹⁷. Donc, le royaume de Karkémish a constitué en ses débuts un mini-empire d'une taille considérable. Il s'étendait de Hamath au sud jusqu'à Gourgoum, Melid, et même à l'actuelle Elbistan au nord, à l'ouest jusqu'à la Méditerranée et à l'est jusqu'à Gozan. C'est à bon droit que ses souverains pouvaient se parer du titre de « Grand Roi ». Après Kuzi-Teshup I, on peut situer dans cette catégorie Ir-Teshup, connu pour être intervenu à Elbistan, au-delà de Melid (Malatya), ainsi que Tudhalia, à partir de l'inscription A16C de Karkémish¹⁸. Vers 1100, Tiglath-Pilézer I, roi d'Assyrie, a acquis suffisamment de puissance pour marcher sur la Syrie, à l'ouest. Par la suite, il reçoit tribut d'Allumari de Melid et d'Ini-Teshup II, roi de Hatti, qui devait presque certainement résider à Karkémish comme Ini-Teshup I auparavant¹⁹. C'est peu de temps après que nous pouvons situer Kuzi-Teshup II, « Grand Roi » de Karkémish vers 1070. Il renforce son contrôle sur Melid en y installant comme gouverneur l'un de ses propres fils, Runtiyas. De son époque jusqu'aux alentours de l'an 1000, il y aura parmi les autres Grands Rois (...) pa-ziti et son fils et successeur Ura-Tarkhuns (texte A4b de Karkémish).

¹⁶ Voir les données et un état complet de la question in J.D. Hawkins, « Kuzi-Teshub and the 'Great Kings' of Karkamish », *Anatolian Studies* 38, 1988, pp. 99-108.

¹⁷ Par exemple, à Karkémish, Ini-Teshup I et II, Suhis I et II ; à Mélid, Arnuwan-tis I et II, PUGNUS-Mili I, II, III, etc.

¹⁸ Les inscriptions hiéroglyphiques hittites de Karkémish sont publiées dans la série A des tablettes, in D.G. Hogarth, C.L. Woolley, et R.D. Barnett, *Carchemish*, vols. 1-3, Londres, British Museum, 1912-1952. Edition plus récente : J.D. Hawkins, *Corpus of Hieroglyphic Luwian Inscriptions*, 1/1, Berlin, De Gruyter, 2000.

¹⁹ Traductions modernes (anglais) : pour Tiglath-Pilézer I, voir A.K. Grayson, *Assyrian Royal Inscriptions*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1976, 2, p. 23 § 82, p. 27 § 96 ; et A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC, I, (1114-859 BC)*, Toronto, Univ. of Toronto Press, 1991 (Royal Inscriptions of Mesopotamian Assyrian Period 2), 37:26-28 & 42-43:24-33. Elles corrigent la version parue dans *ANET*, 275. Pour Assour-bel-Kala vers l'ouest, voir Grayson, *Assyrian Royal Inscriptions*, p. 52, § 234, ii:19 ; p. 55, § 248, iv:1ss. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC, I, (1114-859 BC)*, p. 101, ii:19b-24 & p. 103s, iv:1-34a.

C'est alors qu'intervient un changement. Le nouveau souverain de Karkémish, Suhis I, et tous ses successeurs n'ont plus pour titre que « Roi de Karkémish ». L'épithète « grand » disparaît définitivement. Vu le poids que représentait ce titre, son éclipse doit correspondre à de profonds changements. Plusieurs facteurs ont provoqué la fin des deux siècles que dura ce mini-empire de Karkémish : la montée dans la région de dynasties néo-araméennes, qui remplacent ou balayent l'hégémonie néo-hittite. A ce premier facteur s'ajoute l'émergence du nouveau « mini-empire » d'Aram-Çova sous Hadadézer, dont nous avons parlé plus haut. Simultanément, on relève une plus grande indépendance des cités-états néo-hittites, dont les souverains commencent à établir leurs propres inscriptions en hiéroglyphes sur les palais et les temples.

Le processus de ce démembrement peut être, dans l'état actuel des connaissances, schématisé ainsi :

- 1^{re} phase, à partir de 1000 av. J.-C. env. :
 - Au sud et à l'est, Hadadézer d'Aram-Çova usurpe sans doute la suzeraineté sur Hamath, gouvernée par Toï (qui perd alors Karkémish, à son extrême limite méridionale), et étend sa domination jusqu'au sud-ouest de la grande boucle de l'Euphrate. Il y appuie la création de nouveaux royaumes par des chefs locaux araméens – Adin à Til-Barsip, qui fonde Bit-Adini, et Bakhian à Gozan, qui fonde Bit-Bakhiani. Ce qui met donc fin à toute hégémonie de Karkémish à l'est de l'Euphrate. La défaite infligée par David à Aram-Çova (ainsi qu'à Aram de Damas) n'a pas d'incidence de l'autre côté de l'Euphrate, mais Toï et Hamath deviennent ses vassaux et ne reviendront plus dans le giron de Karkémish.
 - Au nord et à l'ouest, Gourgoum à partir du début du 10^e siècle, connaît une série de souverains indépendants. Les premiers rois sont attestés dans une longue généalogie hittite, en hiéroglyphes, provenant d'un roi des 9^e-8^e siècles, Halparutas III.

– 2^e phase, vers 950-900 av. J.-C. :

Vers 920 au plus tard, les Araméens établissent le petit royaume indépendant de Sam'al ou Ya'udi. « L'empire » de Karkémish a, dès lors, perdu toutes ses parties méridionales et orientales, et la plupart des territoires restants au nord-ouest. Puis, vers cette époque probablement, les Araméens s'emparent d'Arpad, et (A)gus y fonde Bit-

(A)gusi, pas plus tard que vers 880²⁰. Cela fait d'Unqi, plus à l'ouest, une entité à part. On en connaît des souverains par des sources indépendantes (textes assyriens) à partir de cette époque également. A ce moment critique, Kummukh, juste au nord-est de Karkémish, est mentionnée avec ses propres rois. Ainsi, Karkémish perd chacun de ses derniers vassaux ou tributaires, se trouvant par conséquent réduite à une cité-état au territoire restreint. Quoique prospère, située près d'un grand fleuve important, au carrefour de grandes routes. Ces évolutions politiques saisissantes, du mini-empire à la cité-état locale, surviennent essentiellement pendant le règne du dernier « Grand Roi », Ura-Tarkhuns. Son successeur, Suhis I, n'hériterait donc, en dehors de Karkémish, que d'Arpad et d'Unqi à l'ouest, de Kummukh au nord-est, et de la région de Sam'al. Melid se trouve depuis longtemps gouvernée par des souverains largement indépendants mais alliés, fiers de leur lien de parenté avec Karkémish.

IV.

Enfin, il faut évoquer – plus rapidement – parmi les mini-empires, un qui se trouvait au sud-est de l'Anatolie, au nord-ouest de la sphère d'influence de Karkémish. A l'époque des derniers règnes de l'Empire hittite, des souverains du royaume de Tarkhountassa ont cherché à faire jeu égal avec Karkémish, à devenir son équivalent occidental, pour ainsi dire. Les rois successifs de Karkémish se sont taillé dans le sud-est un assez grand royaume qui durera deux siècles. De même, vers 1200-1000, on peut compter un chef tel qu'Hartapus, fils d'un certain Mursilis (un nom hittite typiquement « impérial » !), comme suzerain d'un nouveau mini-empire dans la partie sud-est du haut-plateau d'Anatolie. Quelques siècles après, les « grands rois » de Tabal²¹ héritent de son hégémonie morale (et sans doute aussi territoriale), avec leurs vassaux (liste de 34 « rois » établie par Salmanassar III d'Assyrie vers 837 av. J.-C.)²².

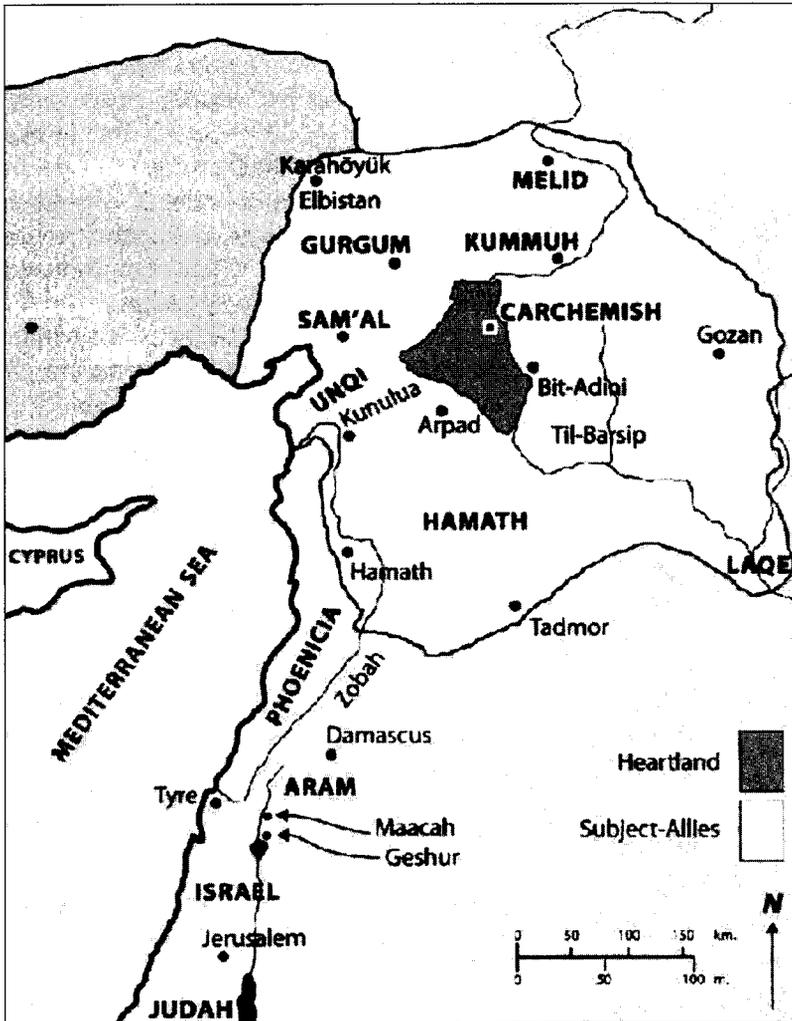
²⁰ Sur les états araméens (Gozan, Bit-Adini, Bit-Agousi, Sam'al, et Aram de Damas) et Hamath, la plus récente parution est de H.S. Sader, *Les états araméens de Syrie depuis leur fondation jusqu'à leur transformation en provinces assyriennes* (Wiesbaden, Beyrouth, édés Franz Steiner, 1987) ; pour Damas, voir les monographies de M.F. Unger, *Israel and the Arameans of Damascus*, Grand Rapids, Zondervan, 1957, et W.T. Pitard, *Ancient Damascus*, Winona Lake, Eisenbrauns, 1987.

²¹ « Toubal » dans la Bible (ndt).

²² Cf. J.D. Hawkins, « Kuzi-Teshub and the 'Great Kings' », *Anatolian Studies* 38, 1988, pp. 106-108.

Résumé

Il est temps de résumer cette suite instable de « grands mini-pouvoirs », de durée très courte, qui se succèdent des 12^e au 10^e s. av. J.-C. Avant l'irruption au Levant des peuples de la mer, vers 1180, la région se partage en deux sphères d'influence. Celle de l'Empire égyptien comprend Canaan, le sud de la Phénicie, le sud de la Syrie (Oupé), au sud de Qadesh. Celle de l'Empire hittite s'étend du sud-est de l'Anatolie jusqu'à l'ensemble de la Syrie (englobant, dans les montagnes du Liban, l'état d'Amourrou), vers Emar à l'est



« Mini-empires » : Karmémish et Tabal.

et juste au-delà de Qadesh, vers le sud. Les rois de Karkémish contrôlent la région sous domination hittite pour le compte de leurs cousins, les rois de Hatti qui règnent à Hattoushash, au centre de l'Anatolie. Avec l'irruption des peuples de la mer, la plupart des anciens états les plus modestes disparaissent (par exemple, Emar, Niya, Nuhasse, Ougarit, Qadesh, et Amourrou, à l'exception d'un mini-état enclavé). En dehors de Karkémish et des ports phéniciens (Arvad, Byblos, Sidon et Tyr), peu d'entités politiques survivent au nord. Le nord de la Syrie ou sud-est de l'Anatolie est occupé par des populations de langue louvite, venues de régions situées plus au nord et au nord-ouest, et par l'arrivée d'Araméens (déjà apparus dans le centre-sud de Syrie aux 14^e et 13^e s.). De nouveaux états voient le jour.

Mais à partir de 1170 environ, ce vide politique va être rapidement comblé par les énergiques rois de Karkémish, qui imposent à nouveau leur ancienne suzeraineté sur la Syrie et les marches du sud-est de l'Anatolie. En tant que successeurs du « Grand Roi » de l'ex-Empire hittite, ils reprennent ce titre pour affirmer leur hégémonie. Plus à l'ouest en Anatolie, les héritiers du royaume de Tarkhountassa en font autant. Ils étaient voisins des nouveaux-venus phrygiens. Ils conservent jusqu'au 8^e s. le régime prévalant à Tabal : un suzerain régnant sur des chefs locaux. Au sud-est, le mini-empire de Karkémish peut se maintenir un peu moins de deux cents ans, en gros jusque vers 1000-950. C'est alors que les états araméens émergents (Çova, etc.) l'amputent de ses territoires du sud (Hamath) et de l'est (Bit-Adini, Gozan). Et que de nouveaux pouvoirs araméens à Arpad (Bit-Agusi) et à Ya'udi/Sam'al coupent Karkémish de son accès à la mer à l'ouest et d'Unqi. Gourgoum, située au nord, devient indépendante, de même que Melid, qui était restée fidèle longtemps. Karkémish réduite à une simple cité-état, ses rois (à partir de Suhis I) renoncent définitivement au titre de « grand ».

Peu avant 1000 av. J.-C., surgit un troisième mini-empire quand un certain Rehov établit son règne sur Çova (la vallée de la Beqa'a), et quand son successeur sans doute immédiat, Hadadézer, étend le royaume de Beth-Rehov/Çova vers le nord. Il cherche à faire de Hamath un vassal araméen plutôt que néo-hittite. Il pousse jusqu'à l'Euphrate ; à l'époque du modeste roi assyrien Assour-Rabi II (vers 1013-973 av. J.-C.), les passages du fleuve situés à Pitru (Pethor) et Mutkinu tombent aux mains d'un roi araméen²³. A cette même époque

²³ Selon Salmanasar III, inscription du monolithe de Kurkh, ii:35b-38 ; D.D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Chicago, University of Chicago Press, 1926, 1:218, § 603. Plus récemment, A.K. Grayson, *Assyrian Rulers of*

apparaissent de nouvelles dynasties araméennes, à Til-Barsip (région de Bit-Adini) et Gozan (région de Bit-Bakhiani), alliées d'Hadadézer. En effet, il peut faire appel à des forces situées « au-delà du fleuve » (2 S 10,16). Au sud, il est possible que l'hégémonie de Çova ait fait d'Aram de Damas l'un de ses alliés (2 S 8,5), ainsi que, pour un temps, Gueshour et Maaka. Mais le vaste mini-empire d'Hadadézer ne se maintiendra pas longtemps, au plus une ou deux décennies. Son conflit avec David, pendant ses vingt ultimes années (vers 990-970) l'anéantit. Sur ses ruines, les états au-delà de l'Euphrate, Bit-Adini et Gozan, perdurent jusqu'à leur prise par les Assyriens au 9^e s. Hamath (qui s'étend de l'Oronte jusqu'au sud-ouest de l'Euphrate) devient vassal de David, qui élargit d'autant sa sphère d'influence. Çova sombre dans l'insignifiance. Aram de Damas devient un vassal du royaume hébreu sous Salomon (et après son règne la principale puissance du centre de la Syrie).

Le royaume de David comprend donc 1) les métropoles, Juda et Israël – sans la Philistie – 2) les royaumes conquis en Transjordanie : Edom, Moab, Ammon, plus Aram de Damas et Çova, vassaux payant tribut et 3) Hamath (jusqu'à l'Euphrate), vassal et allié. Ce 4^e mini-empire ne connaîtra pas une vie très longue, soit tout au plus quinze à vingt années sous David (qui le fonde dans les deux dernières décennies de son règne), et probablement pas plus de quarante à cinquante années, dans son étendue maximale. Il se disloque dans les dernières années du règne de Salomon (Hadad régnant en Edom, Reçon à Damas, qui coupe l'accès à Hamath, etc.). Désormais, c'en est fini de l'ère des mini-empires au Levant. Plus aucune puissance locale n'exerce d'hégémonie dans cette région pendant un siècle, de 950 à 850, bien qu'Aram de Damas tente sa chance plusieurs fois ; à partir de 850, la mainmise croissante de l'Assyrie, depuis la Mésopotamie, sonne le glas effectif de toutes les ambitions régionales. Tout comme les Néo-babyloniens, ce sont les royaumes locaux eux-mêmes, et pas seulement leurs ambitions, que l'Assyrie anéantira.

L'imaginaire ou la réalité ?

Donc, si l'on veut se donner la peine de consulter les données disponibles, dans les pages de la Bible hébraïque et au-dehors, on peut voir que, sur le plan politique, la période des 12^e au 10^e s. av. J.-C. n'est pas une tache blanche. L'absence politique des grandes

puissances antérieures – Hatti, Egypte, Assyrie – ouvre à d'autres (Tabal, Karkémish, Aram-Çova, Israël) une opportunité dont elles ont réellement profité. Voici ce qu'en dit J. Maxwell Miller dans un ouvrage récent :

« Les premiers siècles de l'âge du Fer (du 12^e au 9^e s. environ) semblent avoir constitué une sorte d'« âge de ténèbres » dans l'Antiquité. Les empires de l'âge du Bronze s'étaient effondrés, des peuples émigraient, et l'on peut caractériser l'époque par des structures socio-politiques à l'étendue géographique limitée. Supposer au 10^e s. un empire dont la Palestine aurait été le centre, avec l'étendue territoriale, la richesse, l'influence internationale que lui prêtent les auteurs bibliques est incompatible avec les données d'ensemble de cette période. On peut argumenter que c'est précisément l'absence de rivalité politique et commerciale au 10^e s., la vacance du pouvoir caractéristique de ce temps, qui permit à David et Salomon de bâtir un tel empire. Mais si l'on prend en compte les trois données ci-dessus, il est plus vraisemblable d'envisager que l'empire de Salomon tel que se le figurent les écrivains bibliques est un anachronisme, et une vision idéalisée. Influencés par la mémoire qu'ils gardaient des Empires assyrien, babylonien et perse, ils ont imaginé un empire d'une grandeur comparable pour Salomon, qui avait bâti le temple de Jérusalem »²⁴.

On ne sait pas par où commencer pour « déconstruire » une bizarrerie si peu historique !

1) La période du 12^e au début du 9^e siècle n'a pas été un « âge de ténèbres » dans l'ensemble du monde antique. Nous disposons pour cette époque d'une liste exacte, précise de rois et dynasties d'Egypte (XX^e et XXI^e), avec des récits de guerres en ses débuts et beaucoup d'information sur les affaires intérieures de Thèbes, même s'il y en a peu pour le reste du pays. De même, pour l'Assyrie, nous avons accès à une liste précise de gouvernants avec les dates exactes de leurs règnes, aux guerres de Tiglath-Pilézer et d'Assour-Bel-Kala, et à des archives internes pour certaines périodes. Même chose pour

²⁴ J.M. Miller, « Separating the Solomon of History from the Solomon of Legend: Response to Millard », in L. Handy, éd., *The Age of Solomon: Scholarship at the Turn of the Millennium*, Studies in the History and Culture of the Ancient Near East 11, Leiden, Brill, 1997, pp. 13s.

Babylone, même si les dates des règnes sont moins complètes (et pour la Palestine si on veut bien accorder une certaine substance historique aux livres des Juges et de Samuel).

2) Les empires de l'âge du Bronze ne se sont pas « effondrés ». Les Assyriens se sont retirés dans leur territoire métropolitain. Les Egyptiens ont conservé jusqu'au milieu du 12^e s. (Ramsès IV et VI) le contrôle des territoires côtiers de Canaan après avoir vaincu les peuples de la mer. Puis ils s'en sont retirés, sans s'effondrer ! Seul l'Empire hittite a disparu, parce qu'il a été détruit de l'intérieur.

3) Il est vrai que « des peuples ont émigré », notamment les « peuples de la mer » de la mer Egée vers Chypre et le nord de la Syrie, puis en direction du sud, à travers le Levant, et Canaan, jusqu'aux frontières de l'Égypte. Puis sont venus les Araméens, renforçant une présence déjà ancienne en Syrie centrale. Ils ont établi des royaumes, de Damas au sud, à Sam'al et Arpad au nord, et jusqu'à Bit-Adini et Gozan au nord-est. On peut aussi mentionner le groupe des tribus israélites, venu depuis l'Égypte en Canaan en passant par la Transjordanie. Sans conteste, c'est un fait bien plus modeste. Mais curieusement, nos biblistes « minimalistes », par ignorance ou par inconséquence, ont souvent tendance à ne pas le prendre vraiment au sérieux, en comparaison des migrations parallèles des peuples de la mer et des Araméens.

4) Il n'est qu'en partie vrai que des structures socio-politiques locales constituaient la dominante de cette époque. Ce n'est pas le seul modèle d'organisation que l'on y trouve. Les mini-empires de Tabal et Karkémish nous sont connus sur la base de documents non-bibliques, de première main, vérifiables, et que l'on ne peut pas négliger. Pas plus que la création d'Aram-Çova par Hadadézer, sans doute le « Roi d'Aram » dont il est question au temps d'Assour-Rabi II, dans les sources externes à notre disposition. Un empire avec la Palestine pour centre, au 10^e s., d'une étendue territoriale telle que celle qui nous est indiquée, n'est pas « incompatible avec les données d'ensemble de cette période ». C'est justement le contraire qui est vrai. Le pouvoir de Tabal apparaît au 12^e s. et survit probablement jusqu'au début du 8^e. Pour la Syrie, nous avons la certitude de disposer de témoignages de première main dans les textes hiéroglyphiques hittites sur un empire semblable, celui des « grands Rois » de Karkémish. Leurs successeurs ont justement abandonné ce titre quand d'autres états, néo-hittites, araméens, se sont constitués indépen-

damment (10^e et début du 9^e s.), en laissant Karkémish réduite à une cité-état, après presque deux siècles d'*imperium*. L'empire éphémère de David et Salomon a pour équivalent (en durée et en étendue) celui d'Hadadézer d'Aram-Çova. Autrement dit, le vide consécutif à la défection d'empires tels que le Hatti, l'Égypte, et l'Assyrie a *réellement* permis à Tabal, Karkémish, Aram-Çova de se développer en des états plus vastes et plus organisés. Pourquoi n'aurait-ce pas été le cas d'Israël, sur une période presque aussi brève qu'Aram-Çova ? Au regard des faits, cela ne pose aucun problème fondamental. Aucune des trois objections de Miller n'est valable. L'absence des autres empires a permis l'épanouissement de trois puissances de moindre importance, pourquoi pas une quatrième ? Les flux migratoires ont pour ainsi dire cessé vers le milieu, ou la fin du 12^e s. Ils n'ont pas empêché la fondation de trois mini-empires. Pourquoi chicaner au sujet du quatrième ? Des structures d'exercice local du pouvoir étaient monnaie courante, mais ne pouvaient empêcher que s'imposent des puissances plus importantes. Les trois « arguments », non pertinents, peuvent être rejetés suite à l'examen des faits. A savoir qu'à l'époque, il y eut trois mini-empires.

5) Affirmer que le récit biblique au sujet de l'empire de David et Salomon est anachronique n'est vraiment pas sérieux. Nous avons l'attestation de trois empires exactement du même type, avant et après leur temps.

6) Affirmer que ceux qui ont rédigé les récits de 2 Samuel et 1 Rois ont fabriqué une copie hébraïque des Empires assyrien, babylonien ou perse est une spéculation totalement gratuite. Il n'y a pas l'ombre d'un commencement de preuve solide, vérifiable que les récits des règnes de David et Salomon aient été inventés aux époques néo-babylonienne ou achéménide. C'est un point de vue purement conjectural, non fondé sur les faits, et donc irrecevable tant qu'il n'est pas étayé par des sources claires et indépendantes. La forme du régime davidique/salomonien s'apparente au modèle de Tabal, Karkémish, Çova, celui des 12^e-10^e s. Il ne ressemble pas aux vastes possessions assyriennes ou babyloniennes qui s'étendaient du golfe Persique au Nil, *et de loin*. Encore moins à l'Empire perse qui recouvrait tout, avec son système complexe : satrapies, routes royales, service postal, etc. Comment, pour un « bibliste », être plus approximatif ?

L'essai de Miller est rempli, au sujet de cette époque, d'autres bévues, d'illogismes, et d'affirmations qui vont à l'encontre des faits²⁵. Cela est typique de plusieurs de ses collègues, tout aussi aveugles tant aux données disponibles qu'aux méthodes objectives d'évaluation historique. Ils échouent constamment à peser la *nature* des preuves, et pas seulement leur nombre. Ils élaborent sans cesse des chimères ; des idées fausses de ce que selon eux l'auteur biblique dit (ou devrait dire). Facile à eux ensuite de les réfuter, et hop ! voilà la preuve que la Bible se trompe. Malheureusement, ils prouvent l'erreur de leur représentation et pas nécessairement celle du texte biblique, où ils l'ont injectée.

A la lumière de ce que nous avons déjà constaté, il est sans doute possible de poser quelques principes utiles, et fondés sur les faits :

1) Tous les textes – y compris bibliques – doivent d'abord être lus tels qu'ils se présentent, soigneusement et sans désinvolture. Afin d'observer ce que réellement ils affirment ou semblent affirmer. Il faut relever les différentes options possibles dans l'interprétation de détails ou de l'ensemble.

2) Noter le cas échéant ce que le texte lui-même déclare au sujet de ce qu'il rapporte, de sa nature et de son but.

3) A quel genre le texte semble-t-il appartenir ? Mythe, légende, récit biographique, narration historique, c'est-à-dire de ce qui est arrivé à des humains dans le passé ?

4) S'il s'agit d'un texte biblique, il faut découvrir s'il appartient à une classe de textes bien déterminée, et si son contenu possède des parallèles clairs dans le contexte culturel du Proche-Orient.

5) La validation ou la falsification d'un texte, et de nos opinions éventuelles à son sujet, ne peut être opérée qu'à partir de la base indépendante, et donc relativement objective, que fournissent les sources externes.

²⁵ Il faut lire le dialogue de J.M. Miller, « Separating the Solomon of History from the Solomon of Legend » avec A.R. Millard, « Response [to Miller]: Assessing Solomon: History or Legend » et « King Solomon in His Ancient Context », in Handy, éd., *The Age of Solomon*, pp. 1-56.

6) Le témoignage muet du matériel non-écrit (dont l'interprétation est laissée à la fantaisie de l'observateur) ne peut pas prévaloir sur la preuve explicite que constituent des textes, interprétés de façon adéquate. On peut établir les relations (s'il y en a) des matériels textuels et non-textuels en tenant compte du poids relatif de pertinence de toutes les données²⁶. Notre étude contextuelle des mini-empires dans la période considérée, qui s'appuie sur des données indépendantes : hiéroglyphes hittites, textes cunéiformes mésopotamiens, illustre ce principe dans une certaine mesure. Travailler dans le vide, sur la base de spéculations dictées par un *a priori*, n'est pas une méthode acceptable. Elle déçoit dans 95 % des cas. Pour le dire brutalement et sans mettre de gants, un tas de fantaisies ne vaut pas plus qu'un autre, et nous n'avons pas à donner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre en l'absence de tout appui assez solide sur des faits.

Conclusion

Maintes et maintes fois, le vieux manège, au parfum très « 19^e siècle », de la critique littéraire et « historique » concernant le texte biblique de Samuel et des Rois (comme pour d'autres) n'a rien produit de mieux qu'une tour de Babel d'opinions discordantes. Aucune ne peut assurer avoir dit le vrai sur ces textes, mais au mieux l'éphémère « tendance actuelle » (pendant un mois, une année, une décennie tout au plus). A quoi mène le refus obstiné de chercher des faits pour vérifier les textes bibliques, d'accepter de laisser ses préjugés et inclinations personnelles quand les faits les contredisent ? On condamne ainsi très vite ses recherches à la stagnation et à la stérilité.

Dénicher les faits de la façon la plus exhaustive possible sur telle période ou tel lieu correspondant au texte biblique, voilà qui réclame bien plus de travail et de patience, de contrainte auto-imposée. Mais il n'y a pas d'autre chemin devant nous si nous voulons que l'étude de la Bible soit menée de façon responsable, sérieuse, et non pas comme un divertissement de salon.

Un tel travail peut ouvrir aux chercheurs des perspectives nouvelles sur la structure et le sens d'un texte, sur les méthodes des auteurs anciens. Par exemple, ce que nous savons aujourd'hui de l'ancienne Arabie du sud-ouest et du nord-ouest nous indique que des

²⁶ Voir comme exemple d'étude de ce type (au sujet des noms de personnes aux 13^e-12^e s. av. J.-C.) R.S. Hess, « Fallacies in the Study of Early Israel: An Onomastic Perspective », *TynBul* 45, 1994, pp. 339-354.

reines ont pu exercer un certain pouvoir politique jusqu'en 690 (selon des données assyriennes), *mais pas plus tard*. La reine de Saba, de par son genre même, ne peut qu'être une figure d'origine pré-deutéronomique ; d'autres aspects géo-politiques sonnent également juste : la structure du récit de la visite de la reine de Saba, dans le livre des Rois, montre l'interaction des richesses économiques et des fonctions exercées par des personnages royaux²⁷. La datation optimale de composition du recueil de sagesse de Proverbes 1-24 se situe sans aucun doute autour de 1000 av. J.-C. En effet, il présente clairement une transition entre d'autres œuvres de sagesse connues de la fin du 2^e millénaire et d'autres des tout débuts du 1^{er}²⁸. Sur le plan de la gestion administrative, les « parallèles » égyptiens auxquels on a eu recours à propos de l'approvisionnement mensuel du palais (1 R 4,7-20 ; 5,1-8) se sont avérés superficiels. Comme il sied à un souverain du Levant tel que Salomon, on trouve des antécédents de loin meilleurs, et plus proches des dispositions qu'il a prises, dans les archives administratives des palais d'Ougarit et d'Ebla, en Syrie²⁹. A l'inverse, il ne faut pas négliger les données égyptiennes et autres sur l'usage de l'or par les anciens souverains. Et notamment, la somme sans équivalent dépensée par Osorkon I en 4 ou 5 ans avant la mort de son père Shoshenq I, le « Shishaq » connu pour avoir pillé les trésors laissés par Salomon à Jérusalem (1 R 14,25s)³⁰. Le temple de Salomon à

²⁷ Voir K.A. Kitchen, « Sheba and Arabaia », in Handy, éd., *The Age of Solomon*, pp. 140-143, 152.

²⁸ A l'appui, voir les données factuelles recueillies par K.A. Kitchen, « Proverbs and Wisdom Books of the Ancient Near East: the Factual History of a Literary Form », *TynBul* 28, 1977-78, pp. 69-114, et « The Basic Literary Forms and Formulations of Ancient Instructional Writings in Egypt and Western Asia », in E. Hornung et O. Keel, éd., *Studien zu altägyptischen Lebenslehren*, OBO 28, Fribourg, Universitätsverlag/Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, pp. 235-82. L'ouvrage par ailleurs intéressant de S. Weeks, *Early Israelite Wisdom*, Oxford, Clarendon 1994, essaie de critiquer le matériel trouvé au Proche-Orient, mais l'entreprise est entièrement faussée par l'ignorance, chez l'auteur, des données primordiales. Cf. plus récemment K.A. Kitchen, « Biblical Instructional Wisdom: the Decisive Voice of the Ancient Near East », in M. Lubetski, C. Gottlieb, S. Keller, éd., *Boundaries of the Ancient Near Eastern World: A Tribute to Cyrus H. Gordon*, JSOTS 273, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1998, pp. 130-140.

²⁹ Pour des références facilement accessibles, cf. K.A. Kitchen, « Egypt and East Africa », in Handy, éd., *The Age of Solomon*, p. 121, nn. 27-28.

³⁰ Voir l'article, lisible par un non-spécialiste, de A.R. Millard, « Does the Bible Exaggerate King Solomon's Golden Wealth? » et K.A. Kitchen, « Where Did Solomon's Gold Go? », et « Shishak's Military Campaign in Israel Confirmed », *BAR* 15, N° 3, 1989, pp. 20-34.

Jérusalem n'est pas une construction imaginaire, mais tant son style d'ensemble qu'une variété de détails s'inscrivent de façon très réaliste dans l'arrière-plan de son époque et même bien avant elle, au niveau de l'architecture des temples et de la richesse du mobilier³¹. On pourrait en dire encore plus à ce sujet. Dans ces quelques lignes, nous venons de présenter quelques résultats clairs, fondés sur les faits, propres à affiner notre compréhension des textes bibliques et de leurs milieux d'origine réels. ■

³¹ Voir par ex. A. Mazar, in A. Kempiski et al., édés., *The Architecture of Ancient Israel: From the Prehistoric to the Persian Periods: In Memory of Immanuel (Munya) Danayevsky*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1992, pp. 183s, avec 163 illustrations pp. 1-14 (croquis d'ensemble). Pour les portes, voir A. Millard, in *Eretz-Israel* 20, 1989, pp. 135-139. Sur les entrepôts entourant l'édifice, K.A. Kitchen, *Eretz-Israel* 20, 1989, pp. 107-112. Sur les trésors, cf. n. 30 ci-dessus.